

Entretien avec Louise Archambault, scénariste et réalisatrice de *Gabrielle*

Marie Claude Mirandette

Volume 31, Number 3, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mirandette, M. (2013). Entretien avec Louise Archambault, scénariste et réalisatrice de *Gabrielle*. *Ciné-Bulles*, 31(3), 2–7.



« Je voulais traiter la différence dans une perspective élargie pour sortir de la seule question du handicap. »

Louise Archambault — Photo: Éric Perron

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Huit ans après **Familia** (2005), Louise Archambault sort enfin un second long métrage, intitulé **Gabrielle**, mettant en scène une jeune handicapée qui fréquente un centre de formation artistique pour déficients intellectuels légers. Confrontée aux limites que lui impose son handicap au moment où la passion amoureuse lui donne des envies irrésistibles de voler de ses propres ailes, Gabrielle fait le difficile apprentissage de la vie adulte et de ses aléas. Ce qui n'est jamais simple. Au-delà de la maladie et de ses inévitables répercussions au quotidien, le film aborde les thèmes universels du désir d'autonomie et d'indépendance, du besoin d'amour et d'ouverture à l'autre si essentiels à la condition humaine. Mais aussi de la résilience dont on doit savoir faire preuve pour parvenir à affronter un monde souvent peu propice à l'épanouissement individuel. Surtout pour ceux qui sont différents. Par sa forte personnalité et ses questionnements, Gabrielle émeut autant qu'elle interpelle notre tolérance et notre acceptation de l'altérité. Pour tenter de mieux comprendre le sujet complexe et la démarche particulière qui sous-tendent ce film dépeignant une réalité encore aujourd'hui méconnue, *Ciné-Bulles* a rencontré sa réalisatrice.

Ciné-Bulles: Le thème central de **Gabrielle**, le handicap intellectuel, est peu ou mal connu de la majorité des gens. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à cet univers et surtout comment s'est développée l'envie d'en faire un film?

Louise Archambault: C'est une longue histoire. J'avais d'abord écrit un scénario racontant la vie de personnes en marge de la société. Les personnages d'*outcasts* me fascinent et je me suis souvent demandé où ils puisaient leur force de vivre. Qu'est-ce qui leur donnait cette *drive* incroyable, cette pulsion vitale qui leur permettait de persévérer dans l'adversité? La musique s'est imposée rapidement comme élément moteur du film et de sa dynamique. J'ai développé une histoire assez complexe dont une partie se passait ici, avec le personnage de Gabrielle, qui s'appelait alors Alice; l'autre se déroulait en Inde où je me suis rendue faire de la recherche sur l'école Jeunes musiciens du monde. J'ai écrit sur une longue période, et dans les premières versions du scénario, il y avait plein de personnages et d'histoires différentes, si bien que le film devenait très cher à produire. Mes producteurs, Luc Déry et Kim McCraw, et la consultante à la scénarisation, Valérie Beaugrand-Champagne, me disaient qu'il y avait deux films dans mon histoire. J'ai finalement accepté de me concentrer sur Gabrielle, en gardant seulement un clin d'œil à l'Inde.

D'où est venue l'inspiration pour le personnage de Gabrielle?

D'une femme assez lourdement handicapée que je voyais régulièrement à la piscine publique de mon quartier. Lorsque son intervenante essayait de lui mettre son bonnet de bain, elle criait et on sentait que ça rendait les gens mal à l'aise. Mais quand elle était dans l'eau, c'était un pur bonheur pour elle. Aidée de flotteurs, elle se laissait aller sur l'eau et on l'entendait chantonner, vocaliser. Elle avait l'air bien, heureuse. Mais on devinait que la plupart des gens n'étaient pas à l'aise avec son comportement. Que ça les dérangeait.

C'est un sujet qui vous habite depuis un certain temps déjà?

En effet. Je me suis documentée sur les handicapés intellectuels légers. Et j'ai vu un reportage d'*Enjeux*

sur une famille particulière formée d'un intervenant social, Jean-Martin Lefebvre-Rivest, qui gérait une résidence logeant 5 ou 6 handicapés âgés de 30 à 50 ans. Lui et son conjoint avaient décidé de les amener à Cuba. Un projet qui avait demandé deux ans de préparation. J'ai été très touchée par ce reportage. Je suis entrée en contact avec cet interve-



Alexandre Landry (Martin) et Gabrielle Marion-Rivard (Gabrielle) dans **Gabrielle**
Photo: Philippe Bossé

nant qui m'a inspiré le personnage de Benoît Gouin; je lui ai dit que je travaillais à un scénario sur ce sujet et que son histoire m'interpelait. J'étais particulièrement émue par sa façon de ne pas infantiliser les handicapés. Il œuvrait à l'intégration de la différence, avec le souhait de donner à ces gens des outils pour s'améliorer, s'épanouir autant que faire se peut. Il m'a fait découvrir ce milieu et les activités préparées spécifiquement pour eux.

Dans quelles circonstances avez-vous découvert les organismes Les Muses et La Gang à Rambrou, qui sont dédiés à l'épanouissement des handicapés par les arts?

Un soir, alors que j'écrivais le scénario, j'ai vu une pièce de théâtre dans laquelle jouait un handicapé intellectuel. Une pièce produite par Jo, Jack and John, une compagnie qui intègre toujours des déficients intellectuels dans leurs productions. J'ai adoré ça! C'est eux qui m'ont fait connaître Les Muses. J'y ai passé beaucoup de temps. Je m'asseyais dans



Gabrielle avec sa sœur (Mélicca Désormeaux-Poulin)

leur classe et j'observais. C'est un organisme spécialisé dans les cours de chant, de danse et de théâtre pour les handicapés intellectuels légers. Leur but est d'en faire des artistes professionnels à part entière.

C'est dans ce contexte que vous avez rencontré Gabrielle Marion-Rivard, qui interprète Gabrielle?

Oui. Gabrielle pour moi, c'était la lumière. C'était « mon » personnage. Et elle chante incroyablement bien. Je ne savais pas, à ce moment-là, si elle allait jouer dans le film, mais elle m'inspirait. De fil en aiguille, les producteurs et moi en sommes venus à l'évidence : ça ne pouvait être une actrice qui interprète le personnage de Gabrielle, il fallait que ce soit elle. J'étais prête à bien des aménagements pour parvenir à aller chercher sa vérité, sa spontanéité. J'ai beaucoup travaillé avec Gabrielle, notamment à propos du jeu. Parce qu'elle a le syndrome de Williams, elle est extravertie, n'a pas d'inhibitions. Elle a ce qu'on appelle un *theatrical behavior*, un comportement excessif, théâtral, qui amplifie ses émotions de façon démesurée. Au cinéma, ça ne marche pas, ça semble exagéré. Mais je voulais lui rendre justice, alors j'ai dû la guider vers un jeu plus sobre, tout en préservant cette énergie, cette joie de vivre contagieuse qui lui appartient.

La notion de jeu est-elle facile à comprendre pour les handicapés intellectuels? Sont-ils capables de faire la part des choses entre jeu et réalité?

Dans leur cas, oui. Ils souffrent de divers handicaps légers (syndrome d'Asperger, de Williams, trisomie, etc.), mais saisissent très bien cette notion. Ils font déjà tous du théâtre, de la danse, du chant. Mais j'ai dû parfois faire preuve de ruse pour les déjouer. Parce que, comme n'importe quel acteur, si on leur demande de répéter toujours la même chose, ça finit par manquer de spontanéité, par sonner faux. En particulier les rires en groupe!

Est-ce qu'il a été difficile de les faire jouer avec des acteurs professionnels qui ne connaissent pas leur univers et ses particularités?

J'avais beaucoup travaillé en amont avec eux, si bien que les acteurs des Muses avaient confiance en moi et savaient que je ne leur ferais pas faire n'importe quoi. Et les acteurs professionnels que j'ai engagés sont des gens qui se sont tous investis à 1000 pour cent. Ils ont vraiment côtoyé la chorale. Même Sébastien Ricard, qui n'avait pas de scènes avec eux. Pour le rôle de Martin, j'ai d'abord auditionné des acteurs handicapés; ils étaient bons sur le plan technique, mais pour exprimer l'amour, ça ne fonctionnait pas du tout. J'ai donc fait un *casting*; Alexandre [Landry] est parfait pour ce rôle, c'est un acteur exceptionnel et très généreux. Quand je lui ai donné rendez-vous aux Muses, il est arrivé avant moi et je m'attendais à le voir en retrait du groupe, en train d'observer. Il était avec la gang, parlait avec eux. Une fois le cours terminé, tout le monde était déjà charmé par Alexandre. Même que Gabrielle était pâmée! Alexandre et Mélicca [Désormeaux-Poulin]

ont beaucoup fréquenté les Muses durant la préparation du tournage. Ils ont passé du temps dans les classes de théâtre, de chant, pour apprendre à les connaître, tisser des liens de confiance. Mélissa est allée chez Gabrielle, a rencontré sa mère. Il y a eu un incroyable investissement de la part des acteurs.

Alexandre Landry est très émouvant lorsqu'il chante Ordinaire! Et on croit vraiment qu'il est handicapé.

Alexandre n'est pas un chanteur, mais il a beaucoup pratiqué. Pour son interprétation, il s'est librement inspiré d'un voisin déficient intellectuel qu'il a connu enfant. Sa mère avait une garderie et il a vu grandir ce garçon qui avait le même âge que lui. Il l'a côtoyé au quotidien pendant des années, alors il n'était pas mal à l'aise ni intimidé par la maladie mentale. De son côté, Vincent-Guillaume Otis, qui incarne un directeur de chorale, a passé beaucoup de temps à observer les chanteurs en répétition avec leur directrice de chorale, Hélène-Élise Blais, que j'ai engagée comme conseillère pour le film et qui a inspiré le personnage que joue Vincent-Guillaume. Sa complicité avec les choristes a beaucoup contribué à instaurer un climat de confiance mutuelle et a facilité le jeu de tout le monde, handicapés comme acteurs professionnels.

Lui aussi s'est beaucoup investi auprès des Muses?

Absolument! Il est pianiste en plus d'être acteur, ce que j'ignorais au moment du *casting*. Et son frère cadet, dont il est très proche, est handicapé intellectuel léger. Pendant le tournage, son frère vivait la même crise d'autonomie que Gabrielle dans le film, avec sa blonde, son désir d'émancipation, etc. Avec les gens des Muses, Vincent-Guillaume était comme un poisson dans l'eau. Il avait du *fun*, restait après le tournage pour jaser avec eux. Il s'est développé une synergie incroyable dans ce petit groupe, je ne pouvais pas demander mieux. Il s'occupait d'eux quand j'étais sollicitée sur le plateau, comme s'il les avait connus depuis toujours.

Vous vous êtes donc retrouvée avec des acteurs qui avaient une expérience concrète du monde des handicapés. Est-ce que c'était quelque chose que vous recherchiez?

Je savais que j'étais à la recherche de gens sensibles et à l'écoute de l'autre. Capables de s'adapter à leur entourage et disponibles. Ce sont des choses qu'on sent d'instinct au *casting*. Quand Gabrielle a rencontré Mélissa Désormeaux-Poulin, par exemple, j'ai immédiatement compris qu'il se passait quelque chose. Elles ont tout de suite ri ensemble et se sont bien entendues. Mélissa est une personne d'une grande générosité. Elle s'est investie dans les cours de théâtre aux Muses pour établir quelque chose de vrai avec Gabrielle. Elle avait envie de vivre cette expérience à fond. Tous les acteurs du film ont fait preuve de beaucoup d'ouverture. Au tournage, j'ignorais ce que serait le résultat final, puis j'ai décidé de lâcher prise. Je ne pouvais pas tout contrôler, mais je savais que si j'obtenais du «vrai», ça fonctionnerait.

Le tournage a donc été particulièrement riche, malgré les aménagements que cela représente de travailler avec cette différence?

Durant le tournage, avec ce qui se passait sur le plateau, je me sentais pleine d'une incroyable énergie. Et même les techniciens le percevaient, étaient émus. Je souhaitais aller au-delà du simple: «Ah! c'est *cute*, c'est émouvant.» Je tenais à montrer ces gens dans toute leur vérité. Sans les diminuer, sans les juger ni éluder leurs défauts. Parce qu'ils ont eux aussi leur caractère, leurs mauvais jours. Je voulais rendre tout le spectre de leur personnalité.

Outre la question de la déficience intellectuelle, un autre thème traverse le film: celui de l'ouverture au monde, à l'altérité. Gabrielle est curieuse et sa curiosité semble s'épanouir en marge des préjugés, que ce soit dans son rapport à l'Inde ou avec son intervenant social, Laurent, qui vit en couple avec un homme...

Durant le tournage, avec ce qui se passait sur le plateau, je me sentais pleine d'une incroyable énergie. Et même les techniciens le percevaient, étaient émus. Je souhaitais aller au-delà du simple: «Ah! c'est *cute*, c'est émouvant.» Je tenais à montrer ces gens dans toute leur vérité. Sans les diminuer, sans les juger ni éluder leurs défauts.

Je voulais traiter la différence dans une perspective élargie pour sortir de la seule question du handicap. Aller vers l'acceptation des différences, de toutes les différences qui forgent l'humanité. Et montrer que c'est dans la découverte et l'acceptation de ces différences, dans l'ouverture au monde et à l'autre qu'on devient une meilleure personne. Pour moi, ce film est d'abord une ode à l'amour. Tout le monde a droit à l'amour.

Le thème de la résilience est aussi présent, notamment lorsque Gabrielle se résout à ce que sa sœur aille rejoindre son amoureux en Inde.

À ce moment, elle est triste, dévastée même. Et la nature de son handicap fait qu'elle vit cette séparation de façon dramatique, exacerbée. Mais elle veut tellement que sa sœur soit heureuse que ce désir est plus fort que tout le reste, plus fort que sa peine. C'est comme si elle atteignait une petite bulle de maturité.

Et cette lucidité arrive comme par magie, après qu'elle ait tellement voulu prouver sa maturité et son autonomie.

À travers sa quête d'autonomie, elle a compris qu'elle peut surpasser certaines de ses limites, mais aussi qu'elle est confrontée à des limites avec lesquelles elle va devoir apprendre à composer, malgré sa détermination et sa volonté. Gabrielle est comme tout le monde, mais si on la surprotège, elle ne pourra jamais aller plus loin dans son exploration de la vie.

D'entrée de jeu, on sent l'importance de la musique dans le film. Que c'est un vecteur essentiel du récit. Les Muses offrent une formation en théâtre, en chant, en danse. Ont-ils une chorale que vous avez « engagée » pour le film?

Non, j'ai composé ma propre chorale, avec des gens des Muses et en pigeant dans la chorale de La Gang à Rambrou. Hélène-Élise Blais et François Lafontaine, claviériste du groupe Karkwa, ont adapté des chansons pour le film. Ils sont parvenus à instaurer l'émotion pure et la sobriété que je cherchais. Je voulais laisser toute la place à la voix et au texte.

Justement, à propos de texte... comment s'est opérée la sélection du répertoire et de l'artiste?

Parce qu'on a peine à croire que le choix d'une chanson comme Ordinaire puisse être le fruit du hasard...

J'ai eu à l'esprit un spectre assez large de chansons et d'artistes durant la phase d'écriture. Sans que ce soit *on the nose*, je voulais des paroles qui fassent écho au sujet du film, qui aille dans le sens de ce que je cherchais à exprimer. Je tenais à ce que ce soit en français. Pendant cette période, je côtoyais souvent Les Muses et un jour j'ai entendu Anthony Dolbec, qui a une voix magnifique, chanter *Ordinaire*, avec un chœur de voix féminines. J'en avais le frisson. Je me suis dit: « Wow! C'est ça! » La chanson de Charlebois et ses mots, que je connaissais pourtant, prenaient un tout autre sens dans la bouche d'Anthony et des Muses. D'un coup, tout le monde devenait ordinaire. C'est exactement ce que souhaitais exprimer!

Donc, ce fut d'abord le choix d'une chanson, avant celui d'un artiste?

D'abord la chanson, les paroles. Aussi parce que c'est une des plus belles pièces du répertoire québécois qui a marqué l'histoire de notre musique et qui est ici revisitée dans une tonalité plus douce, plus retenue. *Lindberg* s'est ajoutée par la suite.

Et l'approche avec Robert Charlebois, comment ça s'est fait?

Il a tout de suite été ouvert au projet. Une fois le financement du film complété, on l'a contacté à nouveau et il était toujours d'accord et disponible. Il a beaucoup aimé le scénario et a été très généreux. Voir Anthony chanter en studio avec Charlebois, c'était incroyable!

La première rencontre de Charlebois avec les chanteurs est un moment fort du film. Votre choix de mise en scène et de cadrage est plutôt singulier: on voit Charlebois de dos, avec la réaction des choristes, qui sont de face, bien avant de voir le visage de Charlebois, qu'on reconnaît néanmoins à sa chevelure et à sa voix. Comment cette scène a-t-elle été tournée?

J'ai fait beaucoup d'improvisation avec les acteurs durant le tournage. Et c'est le cas de cette scène qui a été un *one shot* fait en toute complicité avec



Robert. On a tourné sur le vif, sans prévenir les choristes de son arrivée. On a capté leur réaction, caméra à l'épaule, avec Robert de dos. Pour moi, ça allait de soi qu'on les voit eux, parce que le film est sur eux! C'est un instant volé, un moment de vérité.

La scène finale, filmée dans le cadre du Mondial Loto-Québec de Laval, a dû nécessiter beaucoup de préparation. Comment cela s'est-il concrétisé?

La scène a été tournée à l'été 2012, mais j'ai approché le Mondial chorale deux ans auparavant; ce qu'ils font avec les chorales m'a toujours inspirée. Je trouve que le chant est très rassembleur et je souhaitais évoquer cela dans le film. Ils étaient d'accord, mais jusqu'à la dernière minute, on ne savait pas s'ils allaient pouvoir nous accueillir, parce qu'ils avaient des contraintes: le fait d'avoir une seule scène, etc. À deux semaines du tournage, on ne savait toujours pas si on allait pouvoir tourner sur le site. Finalement, on a tourné là pendant trois jours, dont une journée durant le festival. Ce fut un moment épique, parce qu'on voulait absolument tourner à la brunante, ce qui nous laissait à peine une demi-heure. L'équipe technique du Mondial a travaillé avec nous et ça a été extraordinaire! On a fait un vrai show, avec 500 figurants, la chorale du film, les musiciens, Charlebois, six caméras. Il y avait une fébrilité incroyable.

Donc vous avez fait un faux vrai show?

Il a été question pendant un moment qu'on fasse un vrai spectacle, qu'on participe au Mondial chorale, mais il manquait de temps pour que ça se concrétise, alors on s'est organisé autrement. Grégory Charles était super occupé, mais il est quand même venu.

C'est une scène puissante qui génère des émotions contradictoires. On souhaite que Gabrielle et Martin se réalisent, qu'ils soient enfin ensemble et qu'ils s'aiment, mais on a peur de ce qui pourrait advenir. Ou alors qu'ils en oublient qu'ils sont là pour chanter avec le chœur et Charlebois. Si bien qu'on est soulagé de les voir arriver sur la scène...

C'est vrai? Pendant longtemps, ils ne venaient pas sur la scène dans mon scénario. Je voulais tourner deux fins, mais on n'a pas eu le temps. Initialement, on espérait avoir 35 jours de tournage, mais on a dû le faire en 28 jours. Cela fait partie de la réalité des films avec un petit budget, ce sont des contraintes habituelles d'un tournage ici...

Justement, au sujet de la difficulté de tourner ici. Huit années se sont écoulées entre vos deux films. Pourquoi?

Après avoir donné naissance à mon deuxième enfant, j'ai décidé d'arrêter. Ça devenait compliqué avec le papa aussi en tournage et j'ai eu besoin de faire une pause. J'ai tout refusé pendant un bon moment. Puis, j'ai recommencé lentement, en collaborant à des aventures collectives et en faisant un portrait d'Édouard Lock pour l'ONF. Et j'ai entamé divers projets, dont **Gabrielle**. Parallèlement, j'ai développé quelques projets de films qui devraient se concrétiser sous peu: **After the End**, d'après un scénario de Paul Gross, et **Tarmac**, coscénarisé avec François Archambault.

On ne devrait donc pas attendre huit autres années avant de vous revoir...

Probablement pas! ▀